

à votre porte qu'à tant de mille milles de chez vous; le capital seul que vous aurez à dépenser pour vous rendre à San-Francisco est ici un élément suffisant de succès, et quand le traité de réciprocité abaissera la barrière du tarif, vos bénéfices doubleront ou tripleront; ce qui vous permettra de doubler ou tripler vos opérations. Gardez-vous donc encore une fois d'aller chercher la Californie si loin et à si grand coût, elle est sous votre main, et elle ne vous demande aucune avance.—Mon Acadien m'a écouté très-attentivement, mais je ne me flatte pas de l'avoir convaincu; si je voyais son nom sur la première liste d'émigrants, je ne serais pas surpris. Quand cette race a une idée dans la tête, elle y est fixée comme un clou: plus on trappe dessus, plus elle s'enfoncé.

12 Janvier.

La nuit s'est assez bien passée. Le thermomètre ne marquait que dix degrés Réaumur au-dessous de zéro quand nous nous sommes disposés à continuer notre voyage. N'ayant fait que deux relais hier, il faudrait en faire quatre aujourd'hui pour rétablir la balance et arriver au gîte; mais on s'est levé tard, le temps n'est pas beau, et la route est mauvaise. On nous signale deux autres obstacles: la longueur du relais des Ecureuils et la fondrière de la *Petite-Suède*. Pendant qu'on attelle les chevaux à notre sleigh, nous courons visiter l'église de Sainte-Anne; elle ne nous offre rien de remarquable; son architecture est la même que dans toutes les églises de compagnie bâties du temps des missionnaires jésuites; elle ne se distingue que par le travail de ses sculptures sur bois et par l'ornementation du maître-autel. Les dorures ternies et presque effacées indiquent une durée déjà longue.

La rivière Sainte-Anne, dont l'embouchure est proche de l'église, figure au rang des plus beaux affluents du Nord; un pont, justement renommé, comble une des plus larges lacunes de la route de poste.

Partis de notre auberge un peu après dix heures, nous cheminons péniblement jusqu'à Deschambault; la rive du Saint-Laurent a pris les proportions d'une falaise, et cette crête ravinée de distance en distance n'est qu'une succession de montées et de descentes. Le ciel couvert et brumeux ne nous envoie aucun sourire; nous ne pouvons apprécier que par un effort d'imagination ce que doit être la seigneurie de Sainte-Anne dans la fraîcheur de sa verdure printanière et sous les rayons d'un beau soleil.

Nous devons descendre chez Langevin à Deschambault; on nous a conduits chez Marcotte, et il s'est fait là un petit tour de passe-passe auquel nous aurions dû nous opposer. Au lieu d'un extra, on nous a donné une diligence à quatre places, voiture plus lourde et plus lente et qui, d'ailleurs, déclassait l'ordre des prix. M. Marcotte s'était montré si empressé, si poli, il nous avait fait servir un si bon potage, il nous avait si parfaitement dégelés que notre reconnaissance a étouffé toute plainte. La route si tourmentée de Sainte-Anne à Deschambault demandait des chevaux frais et dispos; or, qu'est-il arrivé? A peine avions-nous fait une lieue, que nous avons rencontré la malle-poste, et le charretier de cette dernière voulant revenir à son relais, a proposé au nôtre un échange de chevaux qui a été fait sans qu'on nous ait même consultés. La conséquence de ceci, c'est que les mêmes chevaux qui venaient déjà de faire quatre lieues en ont eu encore quatre à faire, tandis que les nôtres n'en auraient eu que cinq en tout; aussi, il fallait voir les pauvres bêtes lorsqu'elles sont arrivées à Deschambault; la sueur ruisselait sur leur corps et s'y transformait en pendeloques de givre, tandis que leurs naseaux lançaient des jets de fumée comme les tubes bouillies des locomotives.

De Deschambault à Québec, la rive du Saint-Laurent, escarpée et brisée, s'élève avec raideur, et ne s'abaisse qu'à la que pour remonter bientôt par une pente plus abrupte; c'est une chaîne dont le cap Diamant forme le dernier anneau. Les sites les plus pittoresques se trouvent au Cap-Santé et à Jacques-Cartier.

Cap-Santé est renommé pour son bon air; on y domine le fleuve et l'on y est abrité des vents du nord par un rempart de montagnes boisées; l'église, que nous avons visitée en passant il y a deux ans, est vaste et propre; nous avons remarqué sur les murs quelques tableaux modernes d'une médiocrité vulgaire; le presbytère, bâti sur le même plateau du cap dans une situation ravissante, s'annonce avec une élégance qui tient du luxe. La seigneurie était la propriété des Usulines de Québec en 1760, et l'on y comptait déjà 63 familles qui fournissaient un contingent de 72 hommes pour la milice.

Des pêcheries d'hiver sont établies sur le Saint-Laurent dans tout le bordage de glace atenant à la rive gauche. On pratique des trous dans la glace et on y plonge des nasses dormantes ou volantes qui se remplissent, soit avec le flux, soit avec le reflux, selon les diverses espèces de poissons; c'est un assez rude métier; les bénéfices sont incertains et variables; les pêcheurs, trop éloi-

gnés du rivage pour aller et venir sans cesse, élèvent des maisonnettes de bois dans lesquelles ils passent une partie du jour et quelquefois de la nuit; ils allument devant leur porte de grands feux sur la glace. Il leur serait difficile de s'établir d'une manière permanente et commode, parce que la marée, qui les soulève chaque jour et les fait retomber de six à dix pieds, a de fâcheux caprices; elle fait des crevasses dans les parties qui semblent prises avec le plus de solidité et dresse tout à coup en forme d'obélisques ou de colonnes d'immenses glaçons là où tout était uni comme un miroir.

Cap-Santé m'avait ravi; mais à Jacques-Cartier l'étonnement a augmenté le charme; entre deux côtes élevées, la rivière s'est ouverte une route pour se jeter dans le Saint-Laurent, et, de son côté, se fleuve a creusé une baie circulaire dans laquelle l'industrie a établi des usines. On se figure aisément ce que doit être cette baie en été; mais l'imagination n'indiquerait pas ce qu'elle est en hiver; il faut la voir avec son tapis blanc, ses groupes d'arbres verts argentés de neige et diamantés de givre, ses moulins, ses cottages et son pont. Notre sleigh s'est précipité bravement dans la spirale dont la dernière sinuosité est au fond de l'anse; il a tourné avec adresse sur le pont, qui n'est ni long ni large; mais en remontant la rampe escarpée de l'autre bord, l'hésitation d'un cheval l'a fait décliner et nous avons failli tous descendre à reculons. Elisa effrayée s'est élancée dehors et s'est enneigée jusqu'à la poitrine; moi je n'ai pas bougé et je suis arrivé sain et sauf au sommet de la côte.

A. DE PEIBESQUE.

Causeries des Familles.

(La fin au prochain numéro.)

BEAUX-ARTS.

Discours d'introduction au cours de dessin pratique de M. Bourassa à l'École Normale Jacques Cartier.

(Suite et fin.)

J'ai dit que, quoique les moines n'eussent pas donné une organisation réglée à l'école des beaux-arts, ils en avaient donné une idée complète et laissé voir les avantages. Aussi les grands citoyens, les souverains les plus éclairés de ce temps, et le gouvernement s'empressèrent-ils de continuer cette idée, et de constituer ces écoles sur des bases libérales de façon à en agrandir les résultats. Si je faisais un discours sur l'histoire des développements de l'art, je suivrais la création de ces écoles par toute l'Italie, et je nommerais toutes ces familles magnifiques qui les établirent à leurs propres frais et même dans leurs propres demeures. Mais aujourd'hui la circonstance ne l'exige pas. Je me bornerai seulement à en étudier la forme et les effets. D'abord, on les dota de moyens assez abondants pour les rendre accessibles à tout le monde aux pauvres comme aux riches. On voulut accueillir le génie né sur la paille du réduit comme celui que la fortune reçoit sur l'étrédon. On mit à la tête de ces écoles ceux que leurs talents avaient élevés le plus haut et qui étaient en état de donner les meilleurs préceptes et d'en montrer les plus belles applications. Comme c'est surtout pour le progrès et l'extension de l'art sérieux que l'on a fondé ces institutions, l'on considère que l'enfant qui manque, dans son foyer, de tous les moyens d'instruction ne peut pas arriver bien haut dans la carrière de l'art, s'il n'en étudie que la partie mécanique et matérielle; on a donc mis à côté des classes destinées à l'étude du dessin et de la forme, des chaires d'Histoire, de Mathématiques, et d'autres sciences. On a accumulé dans les salles de ces écoles les chefs-d'œuvre de toute espèce, en peinture, en sculpture et en ornements; et ces collections qui forment aujourd'hui les galeries publiques, remplissent des Palais, et représentent des valeurs inappréciables. Les études suivies par classes se terminent tous les ans par un concours ouvert à chacune d'elles: puis suit une exposition publique et une distribution de récompenses. Parmi ces récompenses il en est une qui pique surtout l'ambition des élèves, c'est la bourse ou le prix de Rome, qui permet d'aller passer deux, trois ou quatre ans devant ces immortelles créations de Raphaël et de Michel-Ange. Ces écoles se multipliaient bientôt; chaque capitale des petits états italiens voulut avoir la sienne. L'émulation qui s'était établie entre les élèves d'une école, s'établissait entre les écoles elles-mêmes, auxquelles les maîtres qui les dirigeaient imposaient le caractère de leur génie. Cette compétition fit naître des disputes sur les mérites de chacune d'elles, auxquelles tous les citoyens de ces petits états voulurent prendre part; cela donna une vive activité à la critique qui ne contribua pas peu à répandre, parmi le peuple, des idées justes sur l'art en général, et